

SESSION 2025

ÉPREUVE À OPTION

VERSION DE LANGUE VIVANTE ÉTRANGÈRE ET THÈME

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats doivent **obligatoirement** traiter le sujet correspondant à la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription.

Extrait de l'article 6 de l'arrêté du 25 septembre 2017 fixant les conditions d'admission des élèves :

Pour les épreuves des groupes A/L et B/L de la section des lettres, les candidats peuvent se munir des documents et matériels suivants :

I - Épreuves écrites d'admissibilité

(...)

1.2 Pour les épreuves de version en langues vivantes étrangères : pour l'arabe, le chinois, l'hébreu et le russe, un dictionnaire unilingue ; pour le japonais, deux dictionnaires unilingues, dont un en langue japonaise de caractères chinois ; l'usage du dictionnaire est interdit pour toutes les autres langues. (...)

*La liste limitative des dictionnaires prévus pour l'épreuve de tronc commun de la BEL ne s'applique pas à cette épreuve. Les candidates et les candidats sont libres d'utiliser le dictionnaire **unilingue** de leur choix.*

DURÉE : 6 heures

ALLEMAND
ANGLAIS
CHINOIS
ESPAGNOL
ITALIEN
RUSSE

Tournez la page S.V.P.

VERSION ANGLAISE ET THEME

I : VERSION

He talks to no one, goes nowhere. It's the rainy season again, the season that just ended. He falls asleep in a drizzle and wakes to a downpour. The roof comes alive with the assault of water. He's up, listening, and can't let go. No sooner does he fall asleep than he wakes in panic to daylight and the rain's cease-fire.

He goes out back to check the culvert. It's overflowing into an improvised creek through the rented porch. Nick stands in T-shirt and sweats, watching dawn pour down over the mountain. The hour smells moist and loamy, and the soil hums under his bare feet. Two thoughts fight over him. The first, so much older than anyone's childhood, is: *Joy comes in the morning*. The second, brand-new, is: *I'm a murderer*.

There's a tearing in the air. Nicholas looks up, where the mountainside begins to liquefy. Last night's rains have loosened the earth, and, stripped of the covering that held it in place for a hundred thousand years, the mountain slides down with a roar. Trees taller than lighthouses snap like twigs and plunge into one another, slamming down the slope in a swollen wave. Nick turns to run. Above him, a wall of rock and wood twenty feet high heads home. He scrambles down a footpath, wheeling to look back as a river of trees hits the cabin head-on. His living room fills with stump and rock. The building lifts off its foundation and bobs on the flow.

He runs toward the neighbors, screaming, "Get out! Now!" Then his neighbors are running, too, with their two little boys, down the drive to the family truck. But debris reaches the truck first and blocks it in. Trees wash up against the ranch house, bulging like woody lava. "This way," Nick shouts, and the neighbors follow. He leads them down another gully along a shallower slope. And there, the tide of landslide comes to rest behind a thin line of redwoods. Mud and rubble ooze against the final barrier, but the trees hold. The mother breaks down. She sobs and grabs her children. The father and Nick stare upward at the denuded mountainside, a ridge wildly lowered.

Richard Powers, *The Overstory* (2018)

II : THÈME

C'est l'époque où je vivais dans ma voiture. Au début, c'était juste pour rire. Ça me plaisait d'être là, dans la rue, sans rien faire. Je n'avais aucune envie de démarrer. Pour aller où, d'ailleurs ? Je me sentais bien sous les arbres, rue de la Chine. La voiture était garée le long du trottoir, en face du 27. Il y avait des pétales de cerisiers qui tournoyaient dans l'air ; ils s'éparpillaient avec douceur sur le pare-brise, comme des flocons de neige.

C'était un dimanche, vers 20 heures. Je m'en souviens très bien parce que, ce jour-là, on m'avait mis à la porte. Depuis quelques mois, je n'arrivais plus à payer le loyer ; la propriétaire de la chambre m'avait rappelé à l'ordre, et puis ce matin-là elle a frappé à ma porte ; comme je n'ouvrais pas, elle s'est mise à hurler que j'avais la journée pour quitter son *meublé*. Je me suis rendormi, avec une légèreté qui aujourd'hui me paraît extravagante. À l'époque, j'accordais peu d'importance à ce qu'on nomme les relations humaines ; peut-être n'avais-je pas besoin de faire croire aux autres que j'étais vivant.

Bref, j'ai traîné toute la journée au lit, puis vers la fin de l'après-midi, alors que la lumière d'avril entraînait dans la chambre avec ses couleurs chaudes, à ce moment où l'on prend plaisir à baigner son visage dans les rayons du soleil, j'ai rassemblé mes affaires ; ça faisait à peine trois cartons : du linge, des livres et une plante verte – un papyrus qui m'accompagne depuis toujours.

Depuis quelques mois, j'avais perdu le fil ; ma vie devenait évasive, presque floue. Je ne sortais plus de chez moi que la nuit, pour acheter à l'épicerie du coin des bières, des biscuits, des cigarettes. Est-ce que je souffrais ? Je ne crois pas : il y avait un coin dans ma chambre, entre le radiateur et le lit, qui me plaisait énormément ; je m'y installais dès le réveil : être assis là, sur le plancher, le dos bien calé dans l'angle du mur, cela me suffisait. Ce coin n'avait rien de particulier, mais une lumière y venait vers 17 heures, une lumière *spéciale* qui me rendait heureux, une sorte de halo rouge, orange, jaune qui avançait au fil des heures le long du mur jusqu'à ma tête, qu'il finissait par couronner.

Yannick Haenel, *Les Renards Pâles* (2013).